



Recherches & Travaux

89 | 2016

Les voyages en Europe des écrivains polonais (XIX^e-XXI^e siècles)

Les voyages d'Andrzej Stasiuk et l'égalité européenne

Andrzej Stasiuk on the Road and European Equality

Marcin Cieński

Traducteur : Xavier Chantry



Édition électronique

URL : <http://recherchestravaux.revues.org/855>
ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016
Pagination : 83-93
ISBN : 978-2-84310-338-4
ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Marcin Cieński, « Les voyages d'Andrzej Stasiuk et l'égalité européenne », *Recherches & Travaux* [En ligne], 89 | 2016, mis en ligne le 12 janvier 2017, consulté le 01 juin 2017. URL : <http://recherchestravaux.revues.org/855>

Les voyages d'Andrzej Stasiuk et l'égalité européenne

Wschód [*Est*] d'Andrzej Stasiuk, publié en 2014, est le récit des voyages de l'auteur vers de nouveaux horizons, en Russie et en Mongolie, soit à l'est des contrées visitées auparavant, mais surtout à l'est de la Pologne – ce centre vers lequel il revient toujours¹. *Est* est d'ailleurs le titre de ce livre, de cette nouvelle prose de voyage – un titre géographique, mais peut-être aussi géopolitique. Comme d'habitude chez Stasiuk, ce nouveau voyage et ce nouveau livre se révèlent être non seulement un nouvel espace d'expériences, mais fournissent aussi une occasion de construire une réflexion, de jeter un regard différent sur des questions essentielles, le regard d'un voyageur sur des contrées nouvelles pour lui. Cette réflexion est dominée par le sujet voyageur, clairement autobiographique, identifiable au véritable Andrzej Stasiuk, qui vient se superposer au sujet observateur et découvreur, propre au récit de voyage. La tendance à écrire la prose de voyage comme une sorte d'essai qui se nourrit du mouvement, du déplacement et de la vitesse, semble de plus en plus marquée chez Stasiuk, mais c'est là une hypothèse qui mériterait sans doute d'être débattue à une autre occasion. Ce qui m'importe ici, c'est le fait que la grande distance géographique, l'expérience de l'Est, continue d'orienter la réflexion et les

1. *Wschód* devrait être traduit en français par *Est*, mais il existe des arguments qui feraient pencher pour *Orient*. L'ouvrage, publié en septembre 2014, s'inscrit dans une série d'écrits où le thème du voyage domine ; il est précédé de : *Sur la route de Babadag* [*Jadąc do Babadag*], *Fado* [*Fado*], *Dziennik pisany później* [*Journal écrit après*], *Nie ma ekspresów przy złotych drogach*, [*Il n'y a pas d'express le long des routes jaunes*] ; on pourrait aussi placer dans cette série *Mon Allemagne* [*Dojczland*], *Mon Europe* [*Moja Europa. Dwa eseje o Europie zwanej Środkową*], coécrit avec J. Andruchowycz.

observations de Stasiuk sur sa propre réalité : la Pologne et l'Europe, des catégories et des valeurs qui, selon lui, y sont essentielles.

Dans ce passage d'*Est*, Stasiuk parle des migrants chinois séduits par un Occident qu'ils cherchent à atteindre :

Rien à faire : quand on possède beaucoup, il faut partager. Voilà pourquoi ils sont partis, épaule contre épaule, million après million, maigres, prêts à tout consommer en quantité, sauf peut-être de la pacotille, car de cela, justement, ils en ont assez chez eux. Ils sont partis pour trouver mieux, des biens de luxe, les valeurs européennes : *liberté, égalité, fraternité*, la tradition judéo-chrétienne, l'héritage gréco-romain, l'égalité des sexes et le paradigme postmoderne. Tels étaient mes rêves, au frais à l'intérieur de l'Airbus. En bas, se faufilait le serpent chinois, scintillant et infini. En suivant la même route que les cavaliers de la steppe partis en razzia des siècles plus tôt. Après, je me suis éveillé et j'ai aperçu l'ombre foncée de l'avion qui glissait sur les cimes des collines dorées².

On est frappé par la superposition d'une vision onirique, d'une perception spécifique de la réalité et d'une allusion à une histoire très ancienne. Cette image repose de façon évidente sur des stéréotypes : cela ne surprend pas chez Stasiuk, car ce dernier a prouvé à maintes reprises combien il savait les exploiter avec brio, les combiner, jouer avec eux, pour entraîner le lecteur dans les paradoxes de la réalité rencontrée pendant le voyage. On est tout de même surpris ici par le sérieux avec lequel les stéréotypes sont convoqués, même si l'ironie n'est pas totalement absente. Dans la vision, décrite en premier lieu, l'Europe est caractérisée par la devise de la Révolution française. Celle-ci a été utilisée dans différents contextes et avec des objectifs variables depuis la fin du XVIII^e siècle, et s'est chargée d'une grande multiplicité de connotations idéologiques. C'est justement cette devise que l'auteur de *Sur la route de Babadag* considère comme toujours d'actualité, immuable, susceptible d'attirer les représentants d'autres civilisations. L'Europe vue depuis l'Est ne semble pas avoir beaucoup plus à offrir. Cette nouvelle expérience de Stasiuk-voyageur l'amène à adopter résolument une certaine mythologie européenne, symbolisée par la devise « liberté, égalité, fraternité ». Or, ces valeurs n'ont pas toujours

2. « *Trudno: jak się ma tyle, to trzeba się dzielić. I oni po to szli, ramię w ramię, milion przy milionie, szczupli, gotowi skonsumować każdą ilość wszystkiego, chociaż żaden badziew nie wchodził raczej w grę, ponieważ tego to akurat dość mieli u siebie. Szli po coś więcej, po towary luksusowe, po europejskie wartości: liberté, égalité, fraternité, tradycję judeochrześcijańską, greckorzymską spuściznę, równouprawnienie wszystkich płci oraz postnowoczesny paradygmat. Takie miałem sny w chłodnym wnętrzu airbusa. W dole przesuwał się migotliwy chiński wąż bez końca. Tą samą drogą, którą przed stuleciami kłusowali jeźdźcy po łupcy. Potem się zbudziłem i dostrzegłem ciemny cień samolotu ślizgający się po grzbietach złocistych wzgórz.* » (A. Stasiuk, *Wschód* [Kindle Locations 1562-1567], Wołowiec, Éditions Czarne, 2014, Kindle Edition. Toutes les citations sont traduites par X. Chantry.)

résisté à l'épreuve de ses voyages antérieurs. Des voyages, précisons-le, où elles devaient dominer mais l'Europe s'est révélée l'espace de la confrontation entre les idéologies et la réalité.

Sous la Révolution, l'apologie de l'égalité s'est faite en réponse à la vision du monde qui caractérisait l'Ancien Régime : elle est née, surtout, de l'inégalité fondamentale liée à la naissance et à la transmission du rang social dans une société soumise au régime des trois états. Aujourd'hui, après un processus de transformation long et souvent tourmenté, l'égalité a bien plus de facettes : elle se rapporte, au sens large, aux droits de l'homme et du citoyen, elle englobe l'égalité devant la loi, l'égalité des races, l'égalité politique, l'égalité des cultures, l'égalité des chances, l'égalité sociale. Elle intervient aussi comme élément fondamental de la vision du monde dans une perspective économique, où persiste l'inégalité entre les riches et les pauvres. Beaucoup de ces facettes se retrouvent dans le projet de l'Union européenne qui se veut, entre autres, une réalisation pratique de l'égalité des États, et qui, dans le futur, doit permettre la mutation d'une vieille Europe fondée sur la prépondérance de certains pays en une Europe d'États égaux se soutenant mutuellement. Ce mythe, le plus important de la nouvelle Europe, pose d'énormes problèmes de réalisation – cela était prévisible – et suscite la crainte que le projet européen ne s'accomplisse jamais. Mais, d'autre part, il faut admettre qu'en un laps de temps très bref, le « projet européen » a transformé l'Europe de fond en comble sur les plans politique, économique, culturel, social et civilisationnel. Sans doute, dans une moindre mesure sur le plan spirituel, mais très certainement sur celui des mentalités.

La Pologne après 1989 – avec ce qu'on appelle le « changement de régime » – a connu une expérience analogue de transformation radicale. L'élargissement, en 2004, de l'Union européenne à la Pologne a conjugué les transformations propres à cette dernière avec le processus d'intégration européenne ; il a représenté à la fois une nouvelle chance et un nouveau défi, il a été favorablement accueilli tout en générant des réactions négatives. Tel est le contexte de la question suggérée par le titre de cette contribution.

Andrzej Stasiuk, né en 1960, est un voyageur expérimenté. Ses œuvres, qu'elles soient clairement autobiographiques ou qu'elles créent des mondes indiscutablement fictionnels, racontent des voyages. Stasiuk raconte des voyages, élaborant en même temps sa propre mythologie personnelle, faisant passer la réalité du vécu de ses voyages par le prisme de sa perspective subjective. Nous n'étudierons pas ici en détail l'évolution des comportements et des compétences du voyageur, mais il faut tout de même souligner que sa première pérégrination en tant qu'écrivain s'est faite en Pologne, et justement, pendant la période des transformations. C'était à la fois un voyage dans une Pologne post-socialiste en pleine mutation, et un voyage de Varsovie vers la province,

dans les Basses Beskides, qui s'est terminé par son installation à Wołowiec. Ses premiers voyages sont marqués par l'observation des inégalités qui se mettent en place dans ce monde *in statu nascendi* qu'est la nouvelle Pologne. Comme l'a remarqué Aleksander Fiut, Stasiuk valorise la civilisation du retard accumulé à cause du socialisme. Fiut fonde son interprétation sur deux indices :

Premièrement, la sympathie qu[e Stasiuk] éprouve pour les reliquats des anciennes coutumes, des restes de culture paysanne, le fait qu'il passe sous silence la dépravation que cette culture a subie sous les pressions exercées par le système totalitaire. [...] Deuxièmement, tout en passant sous silence les multiples effets de cinquante années d'oppression communiste, l'écrivain retourne la lame de sa critique exclusivement contre l'Occident, et plus particulièrement contre ses processus de modernisation, comme si toute la source du mal résidait justement dans ceux-ci. [...] l'exubérance du multiculturalisme de l'Europe des périphéries est opposée à l'ennuyeuse monotonie de la culture d'un centre aux contours mal définis, et les restes des particularismes ethniques, linguistiques et coutumiers, dont il déplore la disparition, sont en conflit avec les modèles homogénéisés de la culture de masse³.

Stasiuk n'est certainement pas un ethnographe ni un historien de la culture qui tenterait de reconstituer le passé, de décrire une époque révolue. Dans ses voyages, il semble laisser derrière lui l'idéologie, ou du moins, ne pas l'évoquer trop souvent. La matière de son expérience, et par là même, les thèmes de prédilection de son écriture viatique, semblent être la décomposition, l'effondrement, la perte, dans un monde rempli d'hommes et de choses parfaitement réels. Au moment du changement de régime et dans les années qui ont suivi, on a eu l'impression que le temps s'était accéléré à certains endroits en Pologne que le rythme de la vie en avait été changé, mais que cela ne s'était pas produit partout de la même façon. Si l'on veut débattre longuement sur les raisons de cet état des choses, il est clair que les inégalités sont apparues à la suite des transformations, liées à la localisation et aux strates sociales. L'inégalité apparaît dans le tableau de la Pologne que dresse Stasiuk dans ses *Contes de Galicie*, une œuvre écrite à l'époque. Il est certain que son expérience particulière de la Pologne s'est répercutée dans sa façon de comprendre la réalité européenne lors de ses voyages à l'étranger.

Les nouvelles destinations et le sentiment de liberté constituent assurément le changement le plus important dans les voyages de Stasiuk. Le voyageur polonais de la seconde moitié du xx^e siècle, fidèle à la tradition qui consistait à

3. A. Fiut, « Powrót do Europy Środkowej? Wariacje na temat pisarstwa Andrzeja Stasiuka i Jurija Andruchowycza » [Retour à l'Europe centrale? Variations sur le thème de l'écriture d'A. Stasiuk et de J. Andruhovich], dans H. Gosk, B. Karwowska (dir.), *(Nie)obecność. Pominięcia i przemilczenia w narracjach XX wieku* [Absence. Oublis et silences dans les narrations du xx^e siècle], Varsovie, Dom Wydawniczy, coll. « Elipsa », 2008, p. 164-165.

« fuir le socialisme loin du socialisme », se dirigeait généralement vers l'Europe occidentale ou les États-Unis ; la liberté retrouvée grâce aux transformations signifie également que la voie est désormais ouverte dans toutes les directions, et Stasiuk en profite. Les propos d'Aleksander Fiut cités ci-dessus, sur le parti pris de l'écrivain, sont très justifiés. Mais on pourrait observer, premièrement, qu'Aleksander Fiut parle de Stasiuk écrivain, essayiste ou moraliste. Stasiuk n'est pas pour lui un politologue, ni un ethnologue. Deuxièmement, si on essaie de reconstituer ses intentions. Le sentiment d'inégalité chez Stasiuk semble indissociable du sentiment d'être un Européen, mais un Européen d'Europe centrale. Cette précision est nécessaire justement parce que l'auteur ne se sent pas égal, parce que nous – la première personne, employée par l'auteur de *Fado*, est souvent l'expression d'une voix collective – ne nous sentons pas égaux. Les natifs d'Europe occidentale sont européens de façon évidente, mais il suffit qu'ils sortent un instant de la communauté traditionnelle et géopolitique pour que cette évidence soit remise en question. L'exemple des Grecs du XIX^e siècle est éloquent : au moment de l'indépendance, ils ont été confrontés à la question de savoir s'ils étaient les dignes héritiers de la tradition antique, ou si ses dépositaires (y compris au sens matériel) étaient désormais britanniques, français et allemands. Citons le *Journal écrit après* :

Tous ces Balkans étaient hérétiques. Comme une sorte de secte. L'unité européenne, c'est du blabla. À l'Est, c'est le schisme, au Sud, c'est l'hérésie. L'orthodoxie européenne n'existe qu'à l'Ouest, c'est ainsi. Vous remarquerez que je pars en safari, que je fais de l'« orientalisme » : je voyage, mais je ne donne de leçon à personne. En aucune façon je ne me sens supérieur. Simplement, parfois, les gens m'emmerdent. Autant que les Polonais, les Allemands, les Français, autant que les pâles Hollandais, comme ceux-là, sur le bateau. C'est tout simple⁴.

On peut observer sans peine que la géographie de l'Europe évoquée ici par Stasiuk est en réalité une vision géopolitique, construite dans un but précis par un sujet bien précis. Son Europe n'a pas de nord, la Scandinavie et la Grande-Bretagne en sont effacées : il est clair que ces lieux ne l'intéressent pas. Il n'y a pas non plus d'Europe centrale, mais pour une tout autre raison : c'est elle, au contraire, qui intéresse le plus Stasiuk. Son existence est une évidence. L'auteur, en une phrase, voire en un seul mot, construit d'importantes zones

4. « *Cate te Balkany byly heretyckie. Jak jakaś sekta. Europejska jedność to tylko gadanina. Na Wschodzie schizma, na Południu herezja. Tylko na Zachodzie europejska ortodoksja. Tak to wygląda. Możecie sobie uważać, że jeżdżę na safari, że uprawiam „orientalizm”. Jeżdżę, ale nikogo nie pouczam. Nie odczuwam żadnej wyższości. Czasami mnie tylko wkurwiają. Tak samo jak Polacy, Niemcy, Francuzi, jak bładzi Holendrzy, podobni do tamtych na promie. Po prostu.* » (A. Stasiuk, *Dziennik pisany później [Journal écrit après]*, Wołowiec, Éditions Czarne, 2010, p. 121. Le titre de ce livre sera désormais abrégé en *Journal*.)

géographiques sur un continent très diversifié, passe avec facilité au-dessus des particularismes nationaux et régionaux et néglige des siècles d'histoire. Cette opération est bien sûr difficilement acceptable pour un politologue professionnel ou un spécialiste de l'Europe, mais elle est tout à fait admissible dans les réflexions d'un essayiste ou un discours familier fondé sur des stéréotypes. Dans cet extrait du *Journal*, il y a une rupture évidente entre les visions de l'Europe et les considérations sur le voyage, propres à la position du touriste. Comme l'avait déjà remarqué Dariusz Skórczewski il y a quelques années :

L'auteur reproduit des stéréotypes dans le discours qu'il emploie pour présenter les lieux visités, une pratique qui a été introduite dans la circulation discursive par les Lumières françaises puis adoptée dans d'autres pays comme l'Angleterre ou l'Allemagne. Se positionnant ostensiblement contre l'« Europe occidentale » et l'« Occidentalité », et prétendant se solidariser avec une « Europe orientale » et une « Orientalité », en réalité, il s'inscrit dans un partage de l'Europe qui remonte aux Lumières et qui oppose un Occident « meilleur » à un Orient « sauvage »⁵.

On peut bien sûr se demander si cette division de l'Europe entre le « civilisé » et le « sauvage » – qui existe dans l'imaginaire des Européens comme une sorte de fantasme – ne date pas d'avant les Lumières. Elle s'est très certainement renforcée à cette époque avec les images d'étrangeté, de sauvagerie et de barbarie, comme en témoignent ne seraient-ce que les mémoires, recueillis par Waław Zawadzki, d'Européens occidentaux qui ont voyagé dans la République polonaise du XVIII^e siècle sous le règne de Stanislas Poniatowski⁶. Toutefois, cette division relève d'une tradition européenne bien plus ancienne, voire d'une mythologie fondatrice déterminée à la fois par le *limes* et le *barbaricum*. On peut dire que sa forme moderne actuelle a sa source dans les Lumières ou, plus largement, dans la période charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, où se forment une vision et une réalité de « l'Europe et de ses nations » dans laquelle « *Alle Menschen werden Brüder* » (« Tous les hommes deviennent frères »⁷).

Bien sûr, comme je l'ai souligné ci-dessus, dans les textes de Stasiuk, cette opposition se retrouve dans sa version stéréotypée, réduite à un simple slogan, tout comme la question de l'égalité européenne. On pourrait dire qu'il y a là un témoignage de l'impact des Lumières en tant que période de formation de

5. D Skórczewski, *Teoria – literatura – dyskurs. Pejzaż postkolonialny* [Théorie – littérature – discours. Paysage postcolonial], Lublin, Wydawnictwo KUL, 2013, p. 349.

6. W. Zawadzki (éd), *Polska stanisławowska w oczach cudzoziemców* [La Pologne de Stanislas Auguste à travers les regards étrangers], t. 1-2, Varsovie, PIW, 1963 ; M. Marty, *Voyager en Pologne durant la seconde moitié du XVIII^e siècle : le domaine français de la littérature des voyages*, Lille, ANRT, 2004.

7. Je rappelle que cette expression est une citation de *L'Ode à la joie* de Friedrich von Schiller, surtout connu comme finale du quatrième et dernier mouvement de la *IX^e Symphonie de Beethoven*, devenue l'hymne officiel de l'Union européenne.

la mythologie moderne de l'Europe, ou au moins de l'une des plus importantes variantes de cette mythologie. Mais en même temps, il faut remarquer une contradiction entre ces deux perspectives : la tradition de l'égalité européenne y voisine avec la tradition du partage politique et culturel de l'Europe, et toutes deux procèdent du projet culturel, politique et anthropologique des Lumières. Bien entendu, il ne faut pas rejeter entièrement la faute sur les Lumières : on sait bien aujourd'hui qu'elles n'étaient pas unanimes. Mais leurs différences internes et leur tendance à l'antinomie apparaissent ici clairement. S'il faut parler de faute, ce serait plutôt une sous-estimation du poids de l'histoire, des changements dus au temps, de l'évolution du sens des notions ; autrement dit, elle résulterait de la négligence de ce que Reinhart Koselleck a appelé la « sémantique historique⁸ », c'est-à-dire la fluctuation des façons de nommer le monde et de le penser. Stasiuk ne voyage pas dans le passé, mais cela ne signifie pas qu'il met celui-ci de côté. On pourrait plutôt dire qu'il ne le considère pas comme le fondement de l'identité, ni polonaise, ni centre-européenne.

On pourrait aussi dire qu'il n'en veut pas au passé d'avoir fait de nous ce que nous sommes. Peut-être ne ressent-il pas l'importance de la pression socialiste, de la soumission imposée par l'impérialisme de l'Union soviétique, de l'influence néo-colonialiste de l'Occident sur le fonctionnement de l'Europe actuelle. Comme l'a écrit Dariusz Skórczewski :

Chez Stasiuk, le problème s'arrête à un rapport superficiel de l'« Occident » envers nous ; il n'est jamais perçu comme pouvant se situer en nous, Européens des bords de la Vistule ou du Danube, encombrés du ballast d'une hégémonie soviétique dont nous n'avons toujours pas entièrement réalisé les conséquences profondes⁹.

Agata Bielik-Robson déclare, dans une interview de 2008, que Stasiuk

fait matériellement partie de l'Occident, profite à volonté des bienfaits de sa civilisation (l'école, l'hôpital, les assurances, la machine à laver, le réfrigérateur), mais en même temps – tout comme l'homme du sous-sol de Dostoïevski, éternel modèle de cette sorte d'attitude – le méprise, s'indigne, se grise de sa propre supériorité spirituelle. Pour dire les choses simplement : c'est là le symptôme d'une mentalité en quelque sorte esclave, qui mord la main en train de la nourrir, dans un réflexe de dignité mal comprise. Ce problème n'est pas seulement celui de Stasiuk, dont je regrette la bêtise existentielle, parce que d'autre part, c'est un excellent écrivain¹⁰.

8. R. Koselleck, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques* [1979], Paris, EHESS, 1990.

9. D. Skórczewski, *Teoria – literatura – dyskurs. Pejzaż postkolonialny*, ouvr. cité, p. 35.

10. « Rozmowa z Agatą Bielik-Robson. Logos naprawdę umiera » [Entretien avec Agata Bielik-Robson. Le logos meurt vraiment], dans J. Borowczyk, M. Larek, *Rozmowa była możliwa. Wywiady z pisarzami* [La discussion était possible. Entretiens avec des écrivains], Poznań, Stowarzyszenie Czasu Kultury, 2008, p. 14-15.

Ce genre de jugement semble provenir du fait qu'un écrivain traitant de la Pologne actuelle ou des pays post-soviétiques est censé, voire obligé, de faire, des expériences traumatiques vécues par ces peuples et ces nations à cause du socialisme, un objet d'observation et de réflexion. Or Stasiuk ne construit pas une image martyrologique, il ne raconte pas le passé, mais se concentre sur le présent, sur ce que le voyageur perçoit maintenant et directement. Il montre la réalité post-soviétique, sur laquelle plane l'ombre du passé, de même que l'expérience de la guerre dans les pays de l'ancienne Yougoslavie qui est tout aussi traumatique. Citons à ce propos le *Journal* :

Mais là, à Srebrenica, nous n'avons passé que quelques minutes. [...] C'est alors que j'ai pris conscience de quelque chose d'étrange. Je suis né en 1960. J'ai vu les murs criblés de balles et les ruines du centre de Varsovie, mes tantes et mes grands-mères parlaient tout le temps de la guerre. À la télévision en noir et blanc, on passait en boucle des films de guerre. [...] J'avais le sentiment que tout cela s'était passé il y a bien longtemps. [...] À Srebrenica, la guerre s'était terminée quinze ans plus tôt, mais inconsciemment, je reniflais l'air pour y trouver une odeur de brûlé. Comme si cela s'était passé l'an dernier. Ou l'odeur des corps en décomposition. Après Tomislavgrad, j'ai cessé de me demander si ces cadavres de maisons étaient serbes, croates, bosniaques ou peut-être yougoslaves. J'ai laissé tomber. J'avais atteint une sorte de paix intellectuelle. Je m'imaginai des flammes lointaines dans les ténèbres de la nuit, et des gens qui les regardaient¹¹.

L'expérience de la guerre apparaît ici comme une sensation de la mémoire, presque tangible, marquée par la subjectivité et l'appropriation personnelle des lieux, du temps et des impressions. L'expérience traumatique est, en même temps, pour Stasiuk, souvent trop forte et trop fugace pour pouvoir être ordonnée, pour sortir du champ de la réaction affective directe, pour permettre de chercher des justifications profondes et diversifiées. Dans une telle situation, le plus simple semble de s'en remettre aux stéréotypes, car ils permettent d'expliquer clairement et sans ambiguïté les choses perçues. Ce type d'expérience est caractéristique du voyageur et du touriste. Stasiuk en profite volontiers, tout en rappelant régulièrement qu'il est autre chose qu'un simple touriste, et qu'il est, en vertu de ses œuvres, un créateur. Relisons encore ce

11. « *Ale tam, w Srebrenicy, spędziliśmy tylko kilkanaście minut. [...] Wtedy uświadomiłem sobie coś dziwnego. Urodziłem się w 1960 roku. Widziałem postrzelane ściany, ruiny w centrum Warszawy, ciotki i babki wciąż mówiły o wojnie. W czarno-białej telewizji w kółko pokazywali wojenne filmy. [...] Miałem poczucie, że to się działo bardzo dawno. [...] W Srebrenicy wojna skończyła się piętnaście lat temu, ale podświadomie wachałem powietrze, by poczuć woń spalenizny. Jakby to było w zeszłym roku. Albo woń rozkładających się ciał.* » ; « *Za Tomislavgradem przestało mnie obchodzić, czy te trupy domów są serbskie, chorwackie, bośniackie czy może jugosłowiańskie. Podałem się. Uzyskałem coś w rodzaju spokoju umysłu. Wyobraziłem sobie odległe płomienie w ciemnościach nocy i ludzi, którzy na nie patrzą.* » (A. Stasiuk, *Dziennik pisany później*, ouvr. cité, 2010, p. 118 et 120.)

passage du *Journal* : « [...] je voyage, mais je ne donne de leçon à personne. En aucune façon je ne me sens supérieur¹² ». Donner des leçons fait partie des obligations de l'écrivain-moraliste. Aujourd'hui considéré comme un héritage des Lumières, le sentiment de supériorité sur les « barbares » dans son interprétation post-coloniale se mêle aux complexes et aux ressentiments envers la civilisation occidentale, comme on peut le percevoir dans les mots de Dariusz Skórczewski et d'Agata Bielik-Robson rappelés ci-dessus.

Peut-on vraiment dire que Stasiuk ne « donne de leçon à personne » ? La réponse à cette question devrait en principe être liée au genre de son discours. Dans le cas de l'auteur du *Corbeau blanc*, il s'agit avant tout de la façon dont il choisit de dévoiler sa personnalité, de construire son personnage, tout en respectant, bien sûr, d'une certaine manière les conventions, mais aussi en les mélangeant, en invitant le lecteur à jouer avec elles, en créant des hybrides singuliers. La principale figure conventionnelle exploitée par Stasiuk est l'exotisation du « quotidien » observé par le voyageur. Celle-ci se réalise sur deux plans. Premièrement, par la création d'un « je » sujet, appelé « Andrzej Stasiuk », qui vit divers événements, aventures et expériences et qui porte la responsabilité de tout l'horizon intellectuel de son texte et de son dialogue avec le lecteur. Comme je l'ai dit au début, ce « je » sujet domine le sujet observateur, définit la stratégie du choix des images présentées au lecteur, dans lesquelles prévaut la présentation du « quotidien », et non les monuments, musées et sites naturels visités. C'est là que se situe le deuxième plan de l'exotisation : dans une présentation d'images quotidiennes, à grand renfort d'émotions, souvent choisies, semble-t-il, en raison de leur laideur, ou plutôt d'une absence d'intérêt pour le beau, puisque la médiocrité se suffit à elle-même. Mais en même temps, de ce quotidien de pacotille, émerge, de façon inattendue, une réalité empreinte de métaphysique :

Il y a peu, je m'étais égaré la nuit à Grójec, à la recherche de la bifurcation vers Końskie et j'avais eu une sensation semblable à celle éprouvée dans la ville d'Abrud en Transylvanie. La même obscurité et un éclairage ambigu, la même irréalité de la présence humaine et les ombres rappelant des silhouettes, et cet espace à peine plus net, juste débarrassé du trop d'opacité du crépuscule¹³.

12. « *Jeżdżę, ale nikogo nie pouczam. Nie odczuwam żadnej wyższości.* » (*Ibid.*, p. 121.)

13. A. Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, trad. M. Maliszewska, Paris, Robert Bourgois, coll. « Littérature étrangère », 2007, p. 251 ; « *Niedawno zabłądziłem nocą w Grójcu, szukając zjazdu na Końskie i czułem się tak, jak niegdyś w mieście Abrud w Transylwanii. Taka sama ciemność i dwuznaczne światła, taka sama nieoczywistość ludzkiej obecności i cienie przypominające postacie, i przestrzeń ledwo przetarta, oskrobana z przedwiecznego mroku.* » (A. Stasiuk, *Jadąc do Babadag* [2004], Wołowiec, Éditions Czarne, 2008, p. 218.)

Le plus important dans la prose de voyage de Stasiuk semble être cet intérêt pour la variabilité inattendue de la « surface du monde », pour la découverte de sens inattendu (même s'il est généralement tiré de stéréotypes). Sa façon de voir le monde consiste en un balancement surprenant entre laideur lassante et beauté subtile. C'est ainsi que l'empreinte autobiographique de Stasiuk dans sa prose de voyage se fait floue, joue sur l'ambiguïté. On y voit apparaître le pluriel, qui peut indiquer qu'il voyage accompagné – ce qui est effectivement souvent le cas, mais il n'insiste pas là-dessus –, mais ce pluriel contribue aussi à cette ambiguïté du « je » de l'auteur, à un changement de perspective à l'intérieur d'une catégorie grammaticale. L'instabilité de la matière et du « je » font qu'il est difficile à Stasiuk de se poser en moraliste, en donneur de leçons. Bien entendu, la situation est différente dans les textes où l'essai et la réflexion sont plus marqués, comme dans *Mon Europe*, ou dans *Mon Allemagne*, mais là encore, lorsque l'évocation des souvenirs – ou plutôt leur représentation –, de ce qu'il a vu en voyage, reprend le dessus, la voix du moraliste se tait.

Le principal problème d'interprétation de l'attitude de Stasiuk envers l'Europe et l'euroanéité réside dans la construction du sujet, dans l'introduction d'une dominante autobiographique. Dénouer sa prose, repérer la tonalité dominante dans un passage précis d'un texte ou dans la totalité d'une œuvre est une tâche complexe en raison du caractère changeant, instable et hybride de son écriture. Sa prose de voyage qui montre la Pologne et l'Europe centrale se distingue justement par une exotisation constante du quotidien. L'ordinaire est mis en évidence par un regard de voyageur et montré de façon spécifique, et même comme une sorte de *pars pro toto* de toute l'existence, immuable malgré les changements d'idéologie et de politique. On pourrait citer ici des passages entiers de *Sur la route de Babadag* ou du *Journal*.

Cette réalité quotidienne des Balkans, de la Pologne ou de l'Albanie est montrée comme un présent saisi à un moment donné, enregistré, retenu, transmis au lecteur. Stasiuk montre ce qui se passe, ce qu'il aperçoit en tant que voyageur à travers la vitre de la voiture ou lorsqu'il s'arrête pour la nuit ; il ne cherche pas à dévoiler le mécanisme des changements, il ne suggère pas de solutions. Les inégalités entre les peuples, les régions et les pays sont visibles à l'œil nu, mais, il n'est pas question de s'apitoyer ni d'exprimer de la compassion. Pour Stasiuk, la meilleure façon d'affirmer l'égalité fondamentale de tous les peuples consiste à visiter et décrire des lieux oubliés de tous. Pour le voyageur, il n'y a pas d'Europe de seconde zone, il n'y a pas de populations meilleures ou pires que les autres. Ce principe, qu'il montre intuitivement et un peu naïvement dans sa prose de voyage, Stasiuk commence à l'exposer, à en faire son manifeste, tout en élargissant à l'Est les territoires qu'il explore. Peut-être bien que l'égalité se voit depuis l'avion, semble-t-il dire, mais pour

l'apprécier, il faut d'abord en faire laborieusement l'expérience en voyageant à travers l'Europe, là où le quotidien n'en facilite pas la perception. Seule cette expérience, et non les déclarations ni les programmes, explique-t-il à ses lecteurs, donne une chance de comprendre l'égalité de l'Europe aujourd'hui et de la pratiquer.